

Genre, féminismes et enjeux écologiques

Transcription de la discussion avec Léna Silberzahn

Programme d'études sur le genre : Bienvenue dans Genre, etc, le podcast de Sciences Po consacré aux questions de genre, d'inégalités et de discrimination. Aujourd'hui nous allons parler du croisement entre les questions de genre et les questions environnementales, et je vous propose de commencer avec ces quelques chiffres. Selon un rapport de l'ONU de 2024, le changement climatique pourrait faire basculer jusqu'à 158 millions de femmes et de filles supplémentaires dans la pauvreté d'ici 2050, soit 16 millions de plus que le nombre total d'hommes et de garçons. Toujours selon les Nations unies, lorsque des catastrophes climatiques extrêmes surviennent, les femmes et les enfants ont 14 fois plus de risques de mourir que les hommes.

Nous échangeons aujourd'hui avec Léna Silberzahn, *assistant professor* à l'université de Maastricht aux Pays-Bas et docteure associée au Centre de recherches politiques de Sciences Po, le CEVIPOF. Elle a signé fin 2025, avec sa collègue Esther Hathaway, une notice dans le *Dictionnaire d'écologie politique*, publiée aux Presses de Sciences Po. Bonjour Léna Silberzahn.

Léna Silberzahn : Bonjour.

Programme d'études sur le genre : Alors, je viens de donner ces quelques chiffres pour montrer qu'il existait justement des chiffres, des rapports, des exemples, des choses concrètes qui connectent questions de genre et questions environnementales. Mais avec vous on va sûrement revenir un petit peu plus en arrière : depuis quand est-ce que c'est un sujet de mixer genre et environnement, et comment est-ce que ça a émergé ?

Léna Silberzahn : Oui, alors déjà de quoi on parle quand on parle de genre et d'environnement ? Je pense que les chiffres de l'ONU ont vraiment raison d'insister sur les vulnérabilités différenciées et genrées face à la crise écologique. Ils ont aussi raison d'insister sur le fait que ce sont souvent les femmes et les minorités de genre qui vont être les premières impactées, mais aussi au premier plan des luttes pour la défense des milieux. Mais je pense que c'est important de souligner, vraiment d'emblée, pour commencer la discussion, que prendre au sérieux le genre dans l'étude des enjeux écologiques ça va beaucoup plus loin que ça. C'est-à-dire que c'est vraiment cette idée de prendre au sérieux la manière dont le genre – entendu comme un rapport social qui va venir organiser et hiérarchiser les relations, les rôles, les attentes qu'on a envers les individus en fonction de leur sexe perçu – va façonner nos rapports à l'environnement, et vice versa. Donc c'est pas du tout seulement une anatomie des impacts, des vulnérabilités différenciées, mais vraiment aussi comprendre ce qu'il y a de commun dans la logique de domination sexiste et dans la logique de domination de la nature, donc quelles vont être les imbrications matérielles, mais aussi idéologiques, symboliques, entre la dégradation de l'environnement et la domination patriarcale.

Maintenant, pour essayer de répondre à la question de savoir depuis quand est-ce qu'on fait ce lien, depuis quand est-ce que ces questions se posent. C'est très difficile de dater précisément la naissance d'un champ de recherche à proprement parler. D'ailleurs il me semble que ce sont des réflexions qui se construisent avant tout dans les luttes, en fait, avec des premiers textes qui ne viennent pas forcément du monde académique et qui naissent,

en fait, en même temps que la question environnementale, c'est-à-dire que dès les premières mobilisations environnementales, il y a des militantes qui vont faire le lien entre leurs préoccupations écologiques et les questions de genre. Donc, en 1974, en France on cite beaucoup Françoise d'Eaubonne, qui va parler d'éco-féminisme, qui publie *Le féminisme ou la mort*, donc alternative très radicale, et qui souligne la nécessité du contrôle des femmes sur leurs corps en lien avec la survie de l'espèce. Mais partout dans le monde on a, à ce moment-là, énormément de luttes qui vont articuler enjeux de genre et préservation des milieux, avec au Kenya, en Inde, des femmes qui vont se mobiliser pour protéger leur forêt des impacts de la mondialisation néolibérale, le mouvement de la ceinture verte, le mouvement *Chipko*. Mais aussi après aux États-Unis, très connue, une énorme conférence, "Les femmes et la vie sur Terre", avec plusieurs centaines de participantes après l'accident d'une centrale nucléaire, *Three Mile Island*, en 1979, des occupations aussi, donc la fameuse occupation de *Greenham Common* au Royaume-Uni en même temps. Donc on voit qu'il y a énormément de luttes qui, de fait, même sans élaborations théoriques forcément très étendues, vont connecter ces enjeux.

Et c'est plus tard, en fait, à partir des années 1980 - 1990, que des universitaires, surtout dans le Nord global, vont commencer à reprendre ces questions en s'inspirant des mobilisations sur le terrain, et sans toutefois rentrer dans un champ disciplinaire propre. Donc, ce qui va caractériser toutes ces réflexions, c'est souvent leur interdisciplinarité. Donc, là aussi, c'est dur de vraiment parler d'un champ. Mais, en tout cas, avec ma collègue Esther Hathaway, pour cet article, on a choisi de créer une généalogie un peu plurielle, en revenant à trois champs qui sont à la fois : évidemment, l'éco-féminisme, qui a été un des piliers dans la réflexion des enjeux de genre et d'environnement ; mais aussi les travaux féministes de sociologie et d'histoire, qui sont des critiques des sciences ; et aussi les travaux plus récents qui se font dans le domaine de la FPE, donc de la *Feminist Political Ecology*.

Programme d'études sur le genre : Et justement, est-ce que vous pourriez nous dresser un panorama de ces recherches éco-féministes et d'écologie politique féministe dont vous venez de parler, parce que j'imagine qu'il n'existe pas un seul courant de pensée dans ce champ ?

Léna Silberzahn : Alors, c'est une question hyper compliquée. Rien que pour l'éco-féminisme. Jeanne Burgart Goutal, qui a sorti un livre sur l'éco-féminisme, a tout un chapitre sur l'impossible cartographie, donc c'est extrêmement difficile, je veux bien essayer en tout cas, en commençant avec l'éco-féminisme.

Un des grands apports de l'éco-féminisme, c'est quoi ? C'est de montrer à quel point le monde occidental est structuré de manière dualiste, c'est-à-dire que des grands dualismes comme culture / nature, raison / émotion, masculinité / féminité, vont façonner le monde, vont se renforcer mutuellement. Et d'un côté on va avoir la culture, la raison, le masculin, qui vont être associés ensemble et valorisés, et de l'autre côté on a la nature, l'émotion, le féminin, qui vont être dévalorisés, homogénéisés et objectivés. Et donc, pour revenir à la question du genre et de l'environnement, ça veut dire que les femmes sont naturalisées, c'est-à-dire associées à l'environnement, et en parallèle la nature est féminisée, et que cette association va jouer dans leur domination conjointe.

Et pour dire quelques mots sur l'économie politique féministe : c'est depuis les années 1990, à partir de ces constats, que tout un corpus va se constituer, avec notamment un livre édité par Diane Rocheleau, qui est très important dans ce champ-là. Et ici on va avoir plein de

travaux empiriques, des politiques de l'environnement sur le terrain, avec cette question de : qui a accès aux ressources, qui décide, qui subit en premier lieu les effets de la déforestation, de l'industrialisation, de l'urbanisation, etc., et une mise en avant dans tous ces phénomènes des dynamiques de genre.

Et peut-être quelques mots aussi sur cet autre corpus qui est, à mon sens, plus éloigné, mais qui semble en fait tout aussi essentiel pour comprendre le nexus genre-environnement, et qui a été fondamental pour ébranler la foi dans le progrès, dans la science, dans la technologie, et dans le développement industriel aussi : c'est la critique féministe des sciences. Il y a à la fois des travaux philosophiques, comme ceux de Donna Haraway, qui vont vraiment remettre en question cette idée que c'est possible d'avoir une science objective, neutre, et qui vont insister sur le fait que, en fait, la connaissance est toujours située, socialement située. Mais il y a aussi des travaux d'histoire et de sociologie des sciences, par exemple Carolyn Merchant, qui a écrit un livre hyper important sur *La mort de la nature*, où elle décrit comment l'émergence des sciences modernes occidentales s'accompagne d'un basculement symbolique où on passe d'une vision holistique du monde, avec la nature comme un être vivant qu'il faut respecter et qu'il faut aussi parfois craindre, à une conception, donc à travers les sciences modernes, qui va être mécaniste, utilitariste, la nature va être réduite à une chair morte, tout comme le corps des femmes par ailleurs, qui va être réduit à une ressource reproductive, et donc un développement qui va aller main dans la main avec l'exploitation accrue des corps féminins et aussi de ladite nature.

Programme d'études sur le genre : Vous l'avez rappelé tout à l'heure, et je pense qu'on l'a bien compris aussi ces dernières minutes, il ne s'agit pas uniquement de regarder les vulnérabilités des femmes dans ce champ de recherche, mais de regarder plein d'autres choses, et aussi d'interroger les masculinités. Est-ce que vous pourriez nous en dire plus, justement, sur cette facette-là ?

Léna Silberzahn : C'est vrai que dans la foire des discours officiels il faut saluer le fait que le genre soit davantage thématisé, mais souvent c'est ce prisme de la vulnérabilité. Il y a un article important de Seema Arora-Jonsson qui s'appelle "Virtue and Vulnerability", où elle décrit vraiment ce discours sur les femmes et l'environnement, qui est cette idée que les femmes du Sud global sont vulnérables et les femmes du Nord global sont vertueuses quand il s'agit de questions de l'environnement.

Donc on voit que se focaliser uniquement sur les femmes comme une catégorie homogène pose plein de problèmes. Notamment, ça va effacer des différences internes de classe, de race, de situation géographique, mais aussi de sexualité. Mais c'est aussi problématique de réduire la question du genre à juste la question des femmes parce qu'en fait on va courir le risque de créer une espèce de catégorie technique de gestion néolibérale des populations où les politiques peuvent cibler les femmes vulnérables sans du tout interroger toutes les structures de pouvoir, précisément genrées, qui vont produire cette vulnérabilité en premier lieu. Et c'est pour ça que beaucoup de chercheuses et de militantes aujourd'hui soulignent, à juste titre, que le genre c'est pas juste les femmes, c'est toujours une relation. C'est un carcan de normes, ce sont des institutions économiques, et c'est incroyablement puissant précisément parce que ça dépasse la question des femmes. Et c'est pour ça qu'interroger les masculinités est intéressant à cet égard. Et je pense qu'il y a vraiment tout un champ de recherche qui se constitue depuis plus d'une dizaine d'années avec cette idée que les hommes appartenant aux élites sont statistiquement plus enclins à accepter les risques environnementaux, sont statistiquement plus enclins à adopter des pratiques fortement

carbonées, que ce soit conduire des grosses voitures, manger beaucoup de viande, et sont aussi plus nombreux à promouvoir des solutions techno-scientifiques, comme la géo-ingénierie par exemple. Et ça, on a beaucoup d'études, à la fois en sociologie qualitative, mais aussi quantitative, qui vont établir ces faits. Et donc, on a plein de néologismes aujourd'hui qui visent à souligner ça : l'Androcène, le *White Manthropocene*, il y a Cara Daggett qui parle de pétro-masculinité, et c'est vraiment cette idée de comprendre comment certaines normes de masculinité hégémonique, blanche, occidentale, reproduit la crise écologique.

Programme d'études sur le genre : Et dans votre article, dans le livre, vous mettez aussi l'accent sur la question de la post-colonisation, de l'ancrage occidental de certaines perspectives. Comment est-ce que ce sujet de la post- / dé-colonisation vient traverser les thèmes et le champ de recherche dont vous nous parlez depuis tout à l'heure ?

Léna Silberzahn : Oui, merci. C'est une question essentielle. C'est-à-dire qu'on ne peut pas étudier une forme de domination sans regarder les autres dominations avec lesquelles elle est imbriquée, et je pense que c'est assez dommage qu'aujourd'hui certains travaux semblent le perdre de vue, au sens où certains des premiers travaux éco-féministes mettaient cette question au cœur de leur travail.

Si on regarde le travail de Maria Mies et Véronika Bennholdt-Thomsen, le colonialisme est au centre de l'analyse du capitalisme et de la crise écologique. Et d'ailleurs elles vont faire cette analogie, qui pose aussi des problèmes en tant que tels, mais on pourra peut-être y revenir plus tard. En tout cas, il y a vraiment cette idée que les terres et les corps des peuples colonisés, tout comme le corps des femmes blanches, tout comme les autres espèces, sont des colonies du capital. Donc voilà, elles appellent ça les trois colonies du capitalisme, au sens où toutes ces choses sont appropriées gratuitement en tant que choses naturelles. Et c'est important aussi de remettre ça dans son contexte, c'est-à-dire que l'éco-féminisme de Maria Mies, c'est aussi une réponse à des féminismes plus blancs, plus bourgeois, qui se voudraient des féminismes d'imitation des valeurs libérales occidentales, et au contraire elles vont dire que cette émancipation blanche et bourgeoise repose sur l'exploitation des colonies, de la nature, et que donc c'est une émancipation problématique, et qu'il faut trouver d'autres modèles d'émancipation. Donc il y a quand même un projet anticolonial qui traverse ses écrits, même si effectivement il peut toujours être poussé plus loin.

Chez Val Plumwood aussi, dans son ouvrage phare *Le féminisme et la maîtrise de la nature*, son chapitre sur le dualisme s'appelle littéralement "La logique de la colonisation". Donc son modèle pour comprendre la domination patriarcale et la domination de la nature, c'est la colonisation. Et donc, oui, on peut lui reprocher le fait que ce soit trop métaphorique, ou que ce soit plus dans l'idée et dans les mots que dans les faits, mais on voit qu'il y a cette volonté. Donc je pense qu'il faut vraiment se reconnecter à ce que faisaient les travaux premiers en éco-féminisme, c'est-à-dire vraiment penser toutes ces dominations ensemble. Mais ça mène à un deuxième point qui est qu'on ne peut pas utiliser le genre, ni même la race ou la classe, comme des catégories universelles qu'on peut appliquer partout. C'est-à-dire que tous les travaux sur la colonialité du genre montrent à quel point la logique du genre binaire hiérarchisé, qu'aujourd'hui on prend comme universelle, n'a pas du tout été universelle dans le monde et est fortement historique, contextuelle. Et donc c'est important ici aussi de recontextualiser, de dire qu'appliquer ce prisme du genre aux questions de l'environnement ça ne va pas se faire de la même manière partout. Et c'est pour ça que c'est

assez excitant aujourd'hui de voir beaucoup de travaux des éco-féminismes d'Amérique latine qui sont enfin publiés, notamment avec le recueil *Vivantes*, aux éditions Dehors, et avec plein de voix comme Helena Katherina Nogales, Maristella Svampa, Lina Álvarez-Villarreal, etc., qui permettent de poser ces questions aussi dans d'autres contextes.

Programme d'études sur le genre : Et depuis tout à l'heure on parle principalement de comment on intègre une perspective de genre dans les questions liées à l'environnement, à l'écologie, au climat. Est-ce qu'on regarde aussi, je pense que la réponse va être oui, vous l'avez un petit peu dit au début, est-ce qu'on regarde aussi cette question en miroir ? C'est-à-dire : que fait la crise écologique au concept-même et aux dynamiques de genre ?

Léna Silberzahn : C'est vrai que c'est assez important de regarder cet aspect-là de la question aussi. Là encore, comme je viens de le dire, le genre est très différent en fonction des contextes. Et donc je pense qu'il fait des choses différentes au genre en fonction de là où on se situe. Et il fait surtout des choses différentes aux féministes. Et je pense que, notamment cette intuition éco-féministe que les corps féminisés sont liés à la terre c'est pas du tout quelque chose de nouveau pour plein de féministes en Amérique latine, notamment, qui depuis des dizaines d'années – même depuis des centaines d'années conceptuellement – pensent ensemble l'intégrité et la protection des territoires avec l'intégrité, la protection et l'autodétermination des corps. Enfin, ce ne sont pas des choses qui vont être nouvelles pour beaucoup de féministes. Mais pour les conceptions du genre plus européennes, pour le féminisme plus français, peut-être en fait, ça va apporter un certain nombre de décalages importants au sens où le féminisme, français, notamment, se construit sur le refus de l'assignation à la sphère du corps, à une supposée nature, à la maternité, domestique, etc. Il y a vraiment cette volonté de mettre en avant le fait que les femmes ont les mêmes capacités que les hommes et qu'elles peuvent accéder aux mêmes espaces : le travail salarié, la sphère publique, le pouvoir politique, etc. Sauf que les éco-féministes montrent que ces espaces auxquels on aspire ont été construits sur l'exploitation de la nature, sur l'exploitation du féminin, sur l'exploitation des colonisés. Et c'est vraiment cette idée de : est-ce que on peut inventer des formes d'émancipation qui vont passer par d'autres choses que par l'imitation du modèle dominant.

Et c'est ici que les concepts de *reclaim*, qui est mis en avant par Émilie Hache très joliment dans son anthologie qui porte le même nom, vont devenir importants. Le *reclaim*, on peut le définir de plusieurs manières, c'est assez dur à traduire. La manière dont le présente Émilie Hache dans son anthologie c'est vraiment cette idée de réappropriation critique de choses qui sont dévalorisées, de choses qui sont discréditées, de choses qui sont reléguées à l'arrière-plan. On peut penser aux activités de soin, à la spiritualité, à la relation au corps, à la dépendance aussi, enfin, à tout un tas de choses qui ont été mises à l'écart, mises à l'arrière-plan, dévalorisées. Et les éco-féministes ont vraiment ce geste de réappropriation.

Programme d'études sur le genre : Et il y a une critique qui revient souvent quand on aborde ce sujet, ce concept d'éco-féminisme, c'est celle d'une essentialisation, d'une naturalisation en quelque sorte, vous en avez un petit peu parlé déjà, du rôle des femmes. Quel regard vous portez sur ce sujet au prisme de toutes les recherches que vous avez menées, vous, sur ce champ de recherche ?

Léna Silberzahn : Oui c'est l'une des critiques les plus récurrentes qui est adressée à l'éco-féminisme, cette question de savoir si valoriser le soin, la proximité avec la nature,

est-ce que ça ne revient pas à enfermer les femmes et les minorités de genre dans des rôles auxquels le patriarcat les assigne déjà ? Est-ce que ça ne revient pas à reconstruire cette prison du genre dans laquelle on se trouve déjà ? Il y a plusieurs réponses qui ont été apportées à ces accusations, ou à ces suspicions d'essentialisme.

Déjà, il faut savoir que l'entrée dans le monde académique de l'éco-féminisme ne s'est pas du tout faite sans frottements. Il y a beaucoup de chercheuses, précisément, qui ont cherché à se distancier d'une version trop essentialiste de l'éco-féminisme, tout en conservant, bien sûr, la critique des dominations imbriquées, et qui ont donc essayé de distinguer entre bon et mauvais éco-féminisme, ce qui n'est pas sans poser de problèmes.

Il y a d'autres autrices qui ont proposé une lecture plus contextualisée, en disant qu'en fait, si on parlait de maternité ou de famille, ce n'est pas par conviction essentialiste, c'est pour ancrer la lutte dans le quotidien, c'est pour mobiliser sur la base des expériences des personnes qui mènent ces luttes, et en fait il s'agit plutôt d'un essentialisme stratégique, c'est-à-dire qu'on utilise une identité collective, des expériences collectives, pour construire un front politique.

Et il faut aussi parler d'une troisième réponse, qui est tout simplement la diversification des éco-féminismes, avec notamment la naissance de l'éco-féminisme queer, qui met cette question au centre de sa démarche, avec vraiment cette idée que les éco-féminismes refusent à la fois de se soumettre aux valeurs patriarcales dominantes, mais ne tombent pas dans une inversion romantique qui sacrifierait un peu naïvement le féminin et la nature. Et donc, c'est de revenir à ce projet qui est au cœur de l'éco-féminisme, qui est de ne pas se ranger d'un côté ou de l'autre du dualisme, mais de défaire le dualisme lui-même, ce qui, on le voit bien, fait directement écho à certaines démarches queer.

Programme d'études sur le genre : Merci beaucoup.

Genre, etc., c'est le podcast du programme d'études sur le genre de Sciences Po. La musique est signée Lune. Un lien vers la transcription de cet épisode et des références bibliographiques seront disponibles dans la description. Si vous avez aimé cet épisode, n'hésitez pas à ajouter des étoiles sur votre plateforme d'écoute et à le partager à des personnes que ça pourrait intéresser. Merci pour votre écoute, et à bientôt.